

RIVAGES MÉCANIQUES

(poème dramatique
ode aux mécaniques rivageuses
qui unissent les hommes
et la mer)

Premier mouvement : ressacs (à la fenêtre)

... ainsi un rivage

accotement, arête, berge, bordure, cadre, contour, corniche, côte, côté, extrémité, flanc,
frange, limite, lisière, littoral, marge, orée, périmètre, pourtour, rebord, rive, tranche.

rive – rivage

ICI

ainsi **le** rivage

est-ce le début ou la fin du voyage ?

ainsi le rivage

Ainsi **la** vague qui s'y livre MAINTENANT

est-ce le début ou la fin de la mer ?

il faudrait peut-être faire un choix

...mais la fin et le début se refondent indéfiniment sur le rivage

et de même se confondent les fils de son histoire à lui
son histoire – ses histoires

celle qu'il a vécue peut-être
ou celle(s) qu'il a fantasmée(s)
(et toutes celles qu'il y a sur les bouches et dans les têtes autour)

on peut tirer tous les fils, tous les nœuds
comme une nasse géante
depuis ce rivage

et déchiffrer son histoire
dans les mailles de notre esprit
comme une grande mécanique qui nous sera propre
depuis ce rivage

là où la fin et le début se refondent indéfiniment

Ô comme il est doux de se tenir là où rien ne semble définitif

sur le rivage

le rivage où il se tient ou alors se tenait

le temps n'a plus d'importance

abolissons ici le temps

(il suffit seulement d'y croire)

le rivage où il se tient

comme une effigie (une figure de proue)

avec peut-être une larme ou simplement une langueur invisible

ou peut-être cette dureté des traits qui lui vient d'on ne sait où d'innommable

avec peut-être une nostalgie silencieuse mais ravageuse

comme une lame de fond

avec peut-être un désir tout aussi coriace

on ne peut pas vraiment savoir d'ici

depuis le rebord de la fenêtre

on ne peut pas savoir la détresse d'un homme - une effigie –

(une figure de proue)

qui nous tourne le dos

mais on ne peut pas non plus le laisser

là

sur le rivage

sans visage

faut-il donc

s'approcher

de cet Homme / ce rivage

?

faut-il donc

quitter la fenêtre ?

et les quatre murs de

notre familial sanctuaire

ce petit musée

des traces

de notre vie (d'avant)

nous n'emporterions que :

des croix païennes pour nos deuils quotidiens (de chairs et d'idées)

et des feux follets pour la joie

Oui-

(car) à trop le regarder à travers la fenêtre on en arriverait à croire que le ciel a des salissures

mais une question vient frapper au carreau

est-ce le début ou la fin de la mer ?

il faudrait peut-être faire un choix

Lui

cherchait des fins aussi nettes que des bords de page
il cherchait ce qui l'arrêterait
car lui ne s'arrêtait pas et quand bien même surgissait l'arrêt
déjà, il,
repoussait les limites il repassait au travers comme un insurgé

si bien que la fin était peut-être un début
comme
sur le rivage

le rivage où il se tient ou alors se tenait
le temps n'a plus d'importance
abolissons ICI le temps
puisque'il suffit simplement d'y croire

sur le rivage

le rivage où il se tient
où dans un instant peut-être nous nous tiendrons tous

moi qui me suis toujours tenue au bord de tout
mais jamais rien d'aussi grand

se tenir sur la pointe des pieds au bord de soi-même pour mieux voir le monde
pour mieux voir la mer
et
cet homme
de dos
à qui j'invente un visage
- coquillage exotique
bivalve coinçant bien -sur la terre ferme-
le monde à l'extérieur et le sien -étanche- au-dedans

quel est ce rôle de bête qui trépigne, qui s'échine et écume ?
est-ce l'écho
dans ce visage-coquillage
d'un cœur qui étouffe sur la terre ferme
ou l'écho
du souvenir des montagnes d'eau noire
toute cette grande mécanique aqueuse se soulevant dans le lointain ?

bien bien loin de ce rivage
où

un homme de dos

potentiellement sans visage

un homme aux milles histoires
aux milles fantômes
aux milles voyages

nous relie à la mer

un homme ponton

potentiellement sans visage
sur le rivage
où tout se fond et se refond

un homme cartographie
regardons
sur la pointe des pieds au bord de nous-mêmes
comment le monde se dessine à la courbe de sa nuque
imaginons
comment le ciel gagne en profondeur dans ses yeux

là-bas

sur le rivage

vers lequel nous avançons irrémédiablement

laissant pendus à leur sort et à leurs certitudes les angles droits des murs et les œillères de la
fenêtre

devenant à notre tour un relief mouvant
et amovible

dans ce paysage

ce rivage...

Deuxième mouvement : ressacs (sur le rivage)

... où se tient

un homme de dos
une effigie (une figure de proue)
avec peut-être du ciel plein les yeux et les larmes
et imbriquée dans le ciel l'image d'un phare éteint

un phare
une ligne franche
parallèle à ce corps d'homme
et chevillé à la roche et aux soupirs tumultueux des vagues brisées

une ligne franche
parmi toutes les lignes imaginaires
convergentes en ce point *Homme* sur le rivage

--- ciel	H
--- phare	O
--- mer	M
--- objet de son désir	M
--- nous	E

qui nous approchons
de cette structure en devenir

sur le rivage

où d'étranges symétries sensibles se tissent
entre un phare éteint
et un marin en mal de mer

un marin
un homme
dont on perd semble t-il déjà les pourtours

d'abord
diaphane sa peau
se colore d'eau et de ciel
l'horizon le grignote aux phalanges

l'horizon vous ronge quand si fort vous avez désiré l'étreindre
l'horizon vous avale, vous digère
ou alors peut-être que

l'on s'y dissout volontairement

bientôt les chairs sont consumées
dans la contemplation

sur le rivage
où il se tenait
où nous nous tenons
plus qu'un costume
plus qu'une vague – début ou fin de la mer
une indécision – un ressac bourdonnant

dans le costume

le vent du large le vent du large le vent du large

ébouriffant
tout
ce qui
sur le rivage
privé de point de convergence
demeure
un fulgurant instant
suspendu
en attente d'un nouveau sens

le vent du large le vent du large

le vent du large
ébouriffant
l'horizon
rongeant
la vague
se livrant
dans un mouvement choral

là où se tenait l'homme
où nous nous tenons
MAINTENANT
avec sur nos visages
ce que nous osons montrer d'intime
à la mer

là où se tenait l'homme
nous nous tenons

et dans les traces de ses pas
une empreinte en forme d'idée
inflexible

ne plus être celui qui reste sur le rivage
ne plus être celui qui reste
être celui qui
être

une empreinte – une idée
comme il n'en affleurent
que quand tout y conjure
dans un mouvement choral
au bord de quelque chose de grand
quelque chose qui nous dépasse
qui nous fait monter sur la pointe des pieds au bord de nous-mêmes

moi qui me suis toujours tenue au bord de tout
ICI
dans les pas d'un homme
qui jamais ne s'était résigné aux limites

mais

bien avant d'être un homme de dos sur un rivage
parallèle à un phare éteint

sur la terre ferme

c'était un homme retranché

sur la terre ferme
un homme avec un creux permanent
que le sable du rivage ne parvenait pas à combler
non plus les murs
et ce qu'il y avait entre
ni même les fenêtres
et leurs reflets calligraphiques

un creux qui bien avant
serait devenu gouffre
sans l'horizon
sans les soupirs des vagues sur le brisant
ou l'écho
du souvenir des montagnes d'eau noire
toute cette grande mécanique aqueuse se soulevant dans le lointain

tout ce qui le faisait tenir debout
comme un phare éteint sur la jetée

avec l'écho d'un souvenir
ou d'un fantôme
d'un lointain
où il avait laissé son rouage manquant

loin loin loin de ce rivage
où nous nous tenons

mais pour combien de vagues encore

les orteils arrimés dans le sable
une poigne de vent enserrée sur la nuque
tirant les fils et les nœuds d'une histoire
comme une grande nasse

sur le rivage

où

traversés par une ligne imaginaire/chimérique
avec un arrière tangible à angles droits
et un avant à géométrie variable

nous tranchons dans le sublime

avec nos yeux-sécateurs

démultipliant les
rivages

ciel-rivage
horizon
rivage (gauche) mer rivage (droite)
rivage (bas)

abolissant le temps

nous sommes

là là là là là là là ...

autant de *là* que de voix qui chantent

autant d'endroits qu'il y a de rêves

à partir de l'écho d'un souvenir

autant qu'il y a de vagues singulières

chacune sa hauteur son mouvement chacune sa cassure
sa trace éphémère et pourtant irrémédiable sur la surface

nous sommes

là là là là là là là ...

très loin en nous

là là là là là là là ...

comme autant de vagues singulières
mais
ensemble
bâtitseuses
d'une seule grande sur-vague
qui les porte toutes en son sein

chacun son paysage
chacun son horizon
chacun son creux
son désir

chacun
et tous
seuls avec les chimères de notre solitude qui prennent des masques-visages des masques-objets et des masques-noms familiers seuls avec ce fantasme des autres et de nous-même ensemble
dans la même grande mécanique

sur ce rivage pour le temps d'une vague encore

celle à laquelle un homme nous a menés
et qui à son tour
par un jeu de symétrie étrange et sensible
nous mènera peut-être à l'homme

puisqu'on ne peut pas le laisser sans visage

nous reliefs mouvants dans la mouvance même de la vague...

Troisième mouvement : dans la vague

... déjà loin du rivage
du phare éteint

être
dans la vague

dans le sillage d'un homme-horizon
et d'un souvenir ou d'un rêve

de montagnes d'eau noire

froissant comme les jupes-toupies d'une horde de derviches
jusqu'aux cieux/ aux ciels

une traversée

nous labourons des champs d'eaux
tout ce qui se divise
revient à l'unité

et il semble que les corps
se débattent en vain

dans la matière

jusqu'au-delà de l'épuisement

ou de la compréhension mutuelle

où la lutte se mue gracieusement

en une danse symbiotique

entre l'être et la vague

dont les forces conjuguées se décuplent

être
avec la vague

dans le sillage d'un homme
flirtant avec la ligne d'horizon
- un funambule donnant le vertige au vide

les petits plombs de fatigue ceints au corps

je surnage à la surface

des choses du monde et des idées

parfois de très loin les yeux plissés
je vois passer des îlots de ses mots
à la dérive

d'autres fois je m'y échoue

des boat-people de mots qui n'ont plus de ports d'attache ni de cap
réfugiés rescapés les plus forts (ou les plus chanceux ?)

je repêche leurs épaves
estropiées magnifiques
je les mets bout à bout comme des maillons
des amers

dans ma bouche
terre de leur exil

abattée artimon barre bâbord baume bout cale drisse hauban pont poulie palan près portant...
et...

l'arbre

l'arbre de la mer

aussi
parmi ses mots à la dérive
dans le sillage de l'écho d'un souvenir

ou d'un rêve

parfois je retrouve

des architectures de pensées

presque intactes

*je suis fait pour tanguer
et mon âme pour avoir le roulis
ou se morfondre*

ainsi parlait l'homme

*l'ailleurs a sur ma langue
un goût fugitif
dont je ne saurai me rassasier*

ainsi parlait l'homme
avec du sel aux commissures des lèvres
avec ses grandes paumes à l'écorce rugueuse
avec des algues dans la chevelure
avec des mirages de soif et de solitude dans le regard

comme ses mots je ne veux pas me contenter de
ce qui existe de ce côté de l'horizon
je veux le ciel et l'hippogriffe je veux le rivage et l'appel des sirènes
je veux l'océan et l'arbre de la mer

nous labourons des champs (chants) d'eaux

être
la vague même

jusqu'à sa racine, son socle le plus profond
où pas un filament de lumière ne suinte
où la nuit est aussi éternelle que les neiges des plus hautes cimes
où l'étau jamais ne se desserre

dans le ventre abyssal
où la mer ravale ses brisures
et en fait sa force

dans le ventre abyssal
où la mer ravale ses brisures
et les recrache parfois en déferlantes
 en lames de fond
 en montagnes d'eau noire

il est dit qu'en ouvrant vraiment les yeux sous l'eau

nous apparaît
celui qu'on aime

ainsi nous
dans la vague
avec la vague

nous la vague même

rien ne nous retient plus d'ouvrir les yeux

MAINTENANT

moi qui me suis toujours tenue au bord de tout
et tant réfugiée derrière la petite nuit de mes paupières

ICI
là où la mer ravale ses brisures
au milieu des forêts d'algues géantes
je sais
MAINTENANT
chaque trait du visage
de l'homme

du marin

à son tour
l'homme
ouvre les yeux

il voit
la mer

à perte de vue

la mer

infinie

la mer

jusque de l'autre côté de l'horizon...

Quatrième mouvement : l'arbre de la mer

... comme nous serions passés de l'autre côté

d'un tableau
d'un paysage

en suivant trop intensément

cette inclinaison ce grain cette lumière ce cri cette trame de perspectives

cette silhouette en deçà de la forme même

et les arcanes invisibles qui tiennent tout ensemble

autant d'accrocs à notre entendement

à nos sens

qui nous font tituber à l'intérieur

avec leurs diadèmes de points-crochets

vriillés autour d'une énigme

des points-crochets

points dénaturés qui ne savent pas suturer

les idées

ni leur cheviller un sens

mais

de l'autre côté de l'horizon

au-delà de cette embrasure du ciel

écartée par un homme

un marin

toute la mécanique mise à nue

promesse

de toutes les explications qui manquaient

un plein à chaque creux

et inversement

toute la mécanique

l'autre versant
(l'autre hémisphère) du monde
la grande régie mise à nue
avec
toute la lumière
toute la lumière qu'il faut pour le monde
même celle du sombre
même celle du pire
même celle des montagnes d'eau noire

promesse de
toutes les explications à tout

tout le vrai et tout le faux
puisque tout

et la mer à perte de vue

et l'arbre

en contrepoint

l'arbre de la mer
celui des souvenirs d'un homme
ou celui de ses rêves
celui qu'il abattait dans ses rages

dans ses insomnies

l'arbre au-delà de cette embrasure du ciel
et la

promesse

de toutes les explications qui manquaient

quelle vague a porté son corps jusqu'au rivage
quelle vague l'a remporté au large
quel ressac
quelle grande marée

quelle vague a porté son corps-horizon
jusqu'au rivage de mon sanctuaire de mes quatre murs de mes angles de fenêtre
laquelle a brisé son étrave
laquelle noyé ses semblables

et comment tout tient ensemble

les forêts de mains battant l'adieu depuis les pontons encrassés et engourdis du point du jour
parfois une main à elle seule déjà une forêt d'une densité insoupçonnable dans le cœur d'un
marin

et les branches de l'arbre de la mer
jusqu'aux limites de notre imagination

ce que l'inflexible de cet arbre fait à notre corps dans notre corps dans la mouvance même
des vagues

ce que notre corps notre mouvement donne à cet arbre
quand notre âme se prend dans ses branches
le prolonge encore
comme des boutures de nous
comme les cailloux des escaladeurs de sommets
un cairn d'âmes en place de roches

aussi il n'est pas de côté de l'horizon qui ne suffise à l'autre
qui sans l'autre n'ait raison d'être
qui ne tienne sans son autre versant

écrins
synchrones
où incessant bat le pouls du monde
tandis que
la mer
s'affranchit
de tout

les mots de poètes
battent dans ma tempe comme des ailes de colibri

se déposent comme un limon d'évidence

une prophétie

car
un poète l'avait dit « *pour les nuages* »* mais aussi « *pour chaque vague* »* et « *pour l'arbre
de la mer* »*
il l'aurait sans doute dit pour les sillages pour la brise de nuit pour les mains-fôrets et
comment l'eau ravale ses brisures
il l'avait dit en tout cas pour l'arbre
- pour l'arbre de la mer il savait -

que

« *toute caresse toute confiance se survivent* »*

tandis que
la mer s'affranchit
de tout

et que l'arbre dans un autre poème
« *bien que son aspect fût parfois modifié par nos rêves* »**
était le gardien « *de la certitude qui manque à nos vies* »**
pesant « *la raison de nos flottements de nos changements* »**

nous
dans le sillage d'un homme-horizon

aussi loin que l'on puisse être d'un rivage
en cet autre point Némó
ce pôle d'inaccessibilité

tandis que
la mer s'affranchit
qu'il n'y a plus d'entrave à sa fureur

et que l'homme murmure
suis-je un marin ou l'illusion d'un marin
ou le désir d'être un marin
ou la possibilité d'être un marin

il n'y a que la mer qui me répondra par morsures
et par baisers

la mer

l'homme

alors

l'étreinte...

Cinquième mouvement : la tempête

...dans cette sorte d'élan commun à l'envol et à la chute en avant

sans retenue

ICI

l'homme

la mer

MAINTENANT

sans aucune retenue
dans ces zones de non tempérance

une étreinte

une entaille dans le vif du temps dans

son épaisseur sa verticalité

poussant d'un coup le Monde à la renverse

alors

des colonnes d'eau rêches
émergeant de la salive de la mer
jusque dans le ciel boursoufflé d'enclumes

saturé de stratifications grises

des colonnes d'eau rêches

depuis la salive de la mer
jusqu'aux franges grises des coraux célestes

impossible de pointer la limite entre beauté et chaos

tandis que déjà l'onde de choc

nous retient à distance du front

tandis que déjà l'onde de choc a effacé tous les sillages
que toutes les routes sont vierges

tandis que déjà l'onde de choc nous retient à distance
au bord de la tempête assourdissante qui est la leur

impossible de savoir ce
que dit l'homme à la mer
et ce que dit la mer à l'homme

même si

- le temps d'une vague encore -

-à distance-

nous pouvons tenter de lire avec nos coeurs sur leurs lèvres

avec quelle brutalité et avec quelle extrême tendresse
quelle rage inconditionnelle ...

mais

déjà la vague emporte les secrets de la mer et de l'homme-horizon

l'homme-ponton

l'homme-cartographie

le marin

qui nous a conduit jusqu'ICI

MAINTENANT

nous reliefs mouvants dans la mouvance même de la vague

reliefs engrenages dans cette mécanique infatigable

ICI

face à tous les caps offerts
tous les sillages
potentiels

il faudrait peut-être faire un choix

puisque toutes les routes MAINTENANT
sont vierges
puisqu'elles nous appartiennent

tout comme l'idée d'un lointain ou

d'un rivage quelque part

au bout de cette vague

à partir d'ICI
de MAINTENANT

Sixième mouvement : rivage ou grand large

(juste le temps de reprendre son souffle et)

... ainsi la vague...

Quatrième mouvement :

* Paul Eluard, extrait du poème *Je te l'ai dit*

** Virginia Woolf, extrait du roman *Les vagues*

